

XT

LE MARCHE A LACALM

Ce texte est paru pour la première fois en Octobre 2000 dans le hors-série numéro 5 de la revue littéraire Harfang.

Tannés par tous les vents et mâchurés de mousses, les murs de pierre dorment encore. Ils dormiront tant que le jour ne sera pas assez haut, tant que le soleil ne sera pas assez monté dans les aires du ciel pour hisser ses draps à l'aplomb des ruelles et faire craquer d'aise les lambourdes des planchers et les charpentes en chataignier. Il y a un moment encore, la nuit était comme un midi noir sur les hommes, sur le village, sur les bêtes, sur tout. Maintenant, dans cette profondeur qui précède l'aube, dans cette noirceur si pleine qu'un cheval y disparaîtrait tout entier, il n'y a plus que des silences de loin en loin pour trotter à leur envie entre les maisons où dorment les gens.

Parmi toutes ces épaisseurs de noirs superposées dans la chambre et sur les yeux comme des couvertures, ils se sont levés et habillés. Sans le réveil. Sans causer. A l'accoutumée. Il n'y a rien à en dire. Les gestes vont tout seuls là où ils doivent aller par la force de l'habitude. Pas besoin de frotter une allumette. Il n'y a qu'à ouvrir le portillon de la cuisinière pour redonner aux braises un peu d'air à lécher. Quand le rouge revient, on leur livre en pâture deux buchettes de hêtre sec qui feront bien assez pour ce qu'il y a à faire.

Ce qu'il y a à faire? C'est le train du matin, l'eau au broc, la mécanique apprivoisée du moulin à café, la cafetière qui siffle. C'est l'heure tranquille où les objets, confiants ou mal réveillés, se laissent faire entre les mains des hommes. C'est tout aussi bien d'en profiter, parce qu'ensuite, dans la journée, il arrive bien qu'ils se rebellent, tant tu veux faire d'un côté et tant ils veulent faire de l'autre. Mais jamais de si bon matin.

L'odeur du café chaud se répand comme un miel entre les espaces laissés en suspens par les choses, les affaires et les mouvements des deux hommes. Le temps de déjeuner, un coq a déjà accroché son cri aux premières lueurs comme on le ferait d'une veste aux deux ou trois clous rouillés plantés dans la porte et les murs se le disent en écho.

Ensuite, c'est la tournure habituelle de tous ceux qui ont à faire, qui vont au marché comme d'autres au chantier du bois ou à la chasse: après le café, remplir son sac de ventre de deux oeufs, d'une tranche de lard, de pain chauffé sur la plaque; une goulée de vin rouge qui va à l'estomac aussi bien que le hêtre au feu; remplir son sac d'épaule de la gourde, de la cape. Le portefeuille à la poche, le papier à rouler, la blague à tabac.

Le couteau. Les papiers. Lacer les souliers, attraper la casquette, prendre le baton, toutes les choses ont l'air de se faire toutes seules, sans que l'on y pense. Et tant vaut-il que ça se passe comme ça, sinon les ferait pas. Dans sa tête on dirait: " Oh, et puis après merde", on quitterait ses souliers et on s'en retournerait au lit qui a gardé la place chaude, les yeux fermés à essayer de deviner où vont les ronds de fumée quand ils ont quitté la bouche. On se désœuvrerait facilement. Mais voilà, on est ainsi fait qu'il faut aller de l'avant, comme si on était calculés pour. C'est toute la création qui est faite comme ça, on dirait bien. Regardez les bêtes, ça leur est plus facile d'avancer que de reculer. Bêtes qu'on est... Et on n'a même pas besoin de maître pour nous toucher le front de l'aiguillon, bien dressés que nous sommes. Allons, coeur au ventre et jambes de fer, aujourd'hui c'est jour de foire pour tout le monde. Les deux frères sont sortis sur le pas de la porte, la casquette encore à la main. Comme un reste de timidité. Ou de politesse vis-à-vis du grand monde alentour. L'air du dehors leur arrive aux poumons comme il le fait aux braises de la cuisinière. C'est le même. Ça achève de les réveiller et leur sang se met à rougir plus fort, à réchauffer les muscles de la carcasse. C'est encore un air de nuit et ça fait tousser. En face, les feuilles du tremble patientent en attendant le premier vent. Un chien aboie en rêvant. Il y a ici et là un bruit léger de chaînes mais à cette heure, qui croit encore aux peurs des revenants? C'est juste dans une étable les veaux qui s'impatientent, ils donnent de la tête contre les mangeoires et ça fait ce tintement de début de jour. Exactement comme des ouvriers qui réclament et qui tapent avec leurs couverts sur l'assiette vide pour faire venir la patronne.

Si on ne le voyait pas de ses propres yeux, jamais on ne pourrait croire que la nuit est devenue si liquide à présent . Tout à l'heure elle était comme une pâte croulée appliquée contre les murs des maisons et les façades du ciel. Des plaques disjointes de noir, comme des ardoises au long d'une façade, mais dépareillées, des plaques foncées que le vent remuerait comme pour en exprimer toute la gamme de ce qui n'a pas encore de couleur propre. Des tombereaux chargés à ras-bord de ces plaques sombres sont partis vers l'ouest. Maintenant, avec l'heure qui s'avance, la nuit coule au matin comme un tonneau qu'on débonde. La nuit ne s'en va pas par le haut, vers le ciel d'où elle est pourtant arrivée la veille, non, elle s'écoule vers le bas comme une liqueur épaisse. Tout à l'heure encore, les deux hommes en avaient jusqu'aux épaules. Et puis, de moment en moment, le noir descend, jusqu'au ventre, jusqu'aux cuisses, aux genoux, la nuit file maintenant le long des murs comme une sauvagine en maraude. La nuit s'écoule doucement par tous les creux de la terre et va se tapir dans ses trous en grignotant de vieilles ombres jusqu'à la nuit suivante. Seules restent dehors des écailles de nuit plates et sèches qui sont capables de s'accrocher à des renforcements et des revers de pierre pratiquement jusqu'au milieu de la journée.

Tandis que derrière eux le village secoue ses toisons en sommeil, on voit maintenant monter de quelques cheminées les branches grises des premières fumées. Le vent retient son souffle. Il y a dans l'air maintenant comme une annonce imminente, comme une révélation qui viendrait aux gens et à tout le pays sous la forme d'une couleur. Trois ardoises au clocher l'ont d'abord

reçue ensemble, l'aréole rose comme un début de sein noyé dans tous ces gris; puis les platres à leur tour sont gagnés, comme si on avait mêlé à leurs blancs de gypse des poussières de terre d'ocre. Des teintures si fines qu'on les dirait broyées dans quelque moulin de l'aube. Trop pâles pour réchauffer quoi que ce soit, mais assez vives pour donner le goût d'espérer la suite.

Sur le perron, le plus jeune a parlé. Mais c'est plutôt comme s'il finissait son rêve, le dernier de la nuit, celui qui donne pendant quelques minutes son premier goût à la journée. Il a posé une question. Sur le perron, tandis que l'ainé donnait un tour de clé, les épaules basses il a demandé:

-Pourquoi qu'on est sur la terre?

Mais il a fait comme si l'on pouvait pas attendre de réponse ici, maintenant, sur le seuil de pierre d'une maison de pierre d'un village de pierres perdu au milieu de toutes ces immensités et entouré de bois. Et de pierres par dessus le marché. Et il a bien fait, car le frère aîné a haussé les épaules, mais ça pouvait être tout aussi bien machinal comme un geste qu'on fait pour bien ranger son corps à l'intérieur d'une vareuse. Juste pour faire jouer ensemble les articulations dans la toile de drap raide. Mais ça, on peut guère savoir parce qu'il ne cause pas, le frère. Aussi bien il pourrait faire celui qui n'a pas entendu, comme aussi bien il pourrait se donner l'aise d'y réfléchir. Souvent, c'est plus commode de réfléchir quand on marche. Les idées vous trottent, l'une chassant l'autre. On est en chemin, on n'a que ça à penser et les idées se mettent en chemin aussi. Ça tombe bien, on sera pas seul, on fera route ensemble.

Sous la visière de velours on y voit. Même en prenant garde de regarder là où on pose le pied, parce qu'on est dans des pays où jamais rien n'est plan, même comme ça on voit l'air que fait le ciel. Et aujourd'hui il a l'air de faire très bonne figure:

“ Roja per aval fa susar lo caval. “ Ciel rouge vers l'aval fera suer le cheval, c'est le dit-on des anciens. Et c'est vrai que le temps de se sortir des maisons, de mousse grise le ciel est passé à vin rouge, puis à lait rose. Comme des couleurs qu'aurait attrapé un enfant après une bonne galopade. On pourrait se faire cette réflexion que ce ciel de beau temps s'est peut-être nourri de sang comme un homme. Car plus il avance dans sa journée, plus il va dans son âge et plus son teint fleurit sur ses joues à bouffer les nuages. Tout à l'heure, ils étaient dans le haut du ciel, ces nuages qui passaient entiers comme des troupeaux devant les yeux du vent qui en est comme le maître. Maintenant, le soleil a fait la place nette et installé un beau ciel briqué avec des lumières franches qui l'éclairent de partout, des épis de lumière qui penchent vers le sol jusqu'à toucher les hommes.

Les souliers de ceux qui vont au marché glissent sur les galets usés de la calade. Les semelles cloutées en marche contre les cailloux font un bruit régulier comme un ruisseau piéton, comme pour donner de l'allant, comme un très vieil air sans paroles qui serait là juste là pour le mouvement. Après, chacun y met ce qu'il veut dessus, une rengaine qu'il connaît bien ou une qu'il invente, une qui s'accorde avec l'état intérieur du moment où on marche. Du gai ou du triste, c'est égal pourvu que tu avances en gardant la cadence.

Là-bas, le soleil est en train de bomber son dos comme une bête de lumière qui s'apprêterait à bondir par dessus la butte. D'un instant à l'autre, son feu silencieux va lécher les houppes des arbres les plus hauts et il ne lui restera plus qu'à accrocher ses ongles luisants dans le ventre du ciel et s'y agripper pour monter avec lui. Déjà ses doigts rouges tirent de longues flèches qui courent au ras des aiguilles et allument des incendies d'or qui brûlent peu à peu sous les ombres des racines. Dans les guérêts les buissons flambent des cris de chaque oiseau et ça fait dans chacun comme un village de plumes qui s'éveille.

Passée la bosse, on arrive dans une combe que la lumière commence à peine à caresser à rebrousse-poil. L'ombre y a dormi bleue toute la nuit, puis violette. Maintenant le briquet du soleil, sans même une étincelle, fait déjà fumer les terres. Des vapeurs montées des labours se dressent en torsades vivantes, semblent rechigner un peu avant de se répandre dans l'air tiédi et tardent à se disperser jusqu'à la nuit suivante. Ce sont des voiles de brumes qui se tiennent debout comme des personnes, les rideaux font aussi ça au vent, mais mouvants, si fragiles et menus que même le ciel hésite à se passer au cou ces bijoux de fumée.

Ensuite, tenus par les épaules des talus, les deux bords des chemins viennent en ambassade au devant des deux hommes. Ils portent des bruyères mauves et vertes comme des blasons de montagne qu'ils viennent présenter aux jambes des marcheurs, garnis de lézards frissonnants sous les arcs des ronces violette. On dirait qu'ici tout a été voulu varié pour éviter que l'on y passe distrait: chaque pan de talus

dispose ses arrangements de couleurs avec ce qu'il a sous la main, des fleurs claires comme une entrée de source, des herbes souples qui redressent le nez à chaque souffle, d'autres aigües comme des lames, des genêts dont l'or pétille, des mauves pointillés, les rubans du lierre, les tortillons des clématites, les bouches du chèvrefeuille, des coussins de fleurs jaunes, d'autres mises en bouquet et il n'y a qu'à les cueillir, une rouge pour mettre à la veste, d'autres aux couleurs fines comme des liqueurs, des tiges à glisser entre les dents qui donnent un goût de réglisse, des grappes de sureau dont le parfum entête, des clochettes, des touffes, des élans, des brosses, des pointes, des rames, des hampes, des coupes. Des roches piquetées des dessins de la mousse et de vieilles souches qui servent de témoins d'arbres anciens. A bout de bras, les herbes basses portent des filets de toiles d'araignée et offrent à celui qui passe les pépites de verre précieux de leurs gouttes de rosée. Sans qu'il y ait rien à mériter, comme ça, pour la seule satisfaction des yeux. Et quand on y pense, ce n'est pas peu, se satisfaire les yeux. Rien que ça.

Tout à l'heure, la fin de nuit faisait un jus épais comme un moût d'ombres. Maintenant, l'air est si clair que les hommes bougent les poignets devant eux pour se garder des moucherons, mais en réalité ils sont loin devant, les insectes percés de lumière qui miment incessamment le grand ballet du monde et leurs mouvements continus comme des corps atomiques refont exactement sous leurs yeux les danses amoureuses des étoiles.

Après une demi-lieue de pays, le chemin parvient à des caves d'ombre que le soleil oublie. On pénètre de la tête et des épaules dans l'épaisseur tièdes des arbres qui font maintenant route commune avec nous, à leur belle manière verticale et forte qui désigne de leurs troncs multiples tous les

chemins du ciel. Le regard y monte, non pas d'un coup, mais en s'élevant comme un lézard le long du bois lisse, il s'attrape aux branches, s'y accroche, s'y suspend, se perd dans le foisonnement des branches, court dans les couloirs de feuilles, s'enfonce dans les boyaux de cette mousse verte, passe de bois à feuille, de plein à vide, de jour à nuit, comme une sauvagine, fouille dans le dédale des ramures sans rien chercher, juste pour le plaisir de faire jouer l'oeil dans tout ce remuement végétal. Et arrivé au faite, quand il n'y a plus que du bleu par-dessus, le regard s'élanche vers le ciel comme un épervier qui passe dans les plis froissés du vent. Rien que cela, étirer son col en arrière pour prendre la mesure de tout ce champ d'air, on en garde un peu la bouche entrouverte et un contentement intérieur qui n'a pas besoin de se dire. Ça ferait pas de nous des benêts, plutôt des contemplatifs. C'est vrai que la différence n'est pas bien grosse.

A présent, le chemin étendu trotte devant eux comme une bête familière, ils n'ont qu'à suivre sans plus de souci cette très vieille trace qui leur ouvre le pays à deux battants. Ça fait l'effet de volets d'une maison amie qu'on n'aurait même pas à pousser tellement la route est ouverte et toute à soi.

Arrivés sur un replat où deux prairies respiraient face à face, leur passage déclencha subitement des nuages bruissants de papillons blancs qui s'élevèrent par brassées entières dans tous les coins du ciel, des bouffées foisonnantes de fleurs de papillons qui sortaient d'entre chaque tige aussi nombreuses que des graines ailées lancées de la main du semeur. C'était comme si chaque fleur vivante s'était détachée de sa tige pour mener dans les airs sa vie d'oiseau particulière. Les deux frères, environnés de cette nuée de farine qu'ils avaient provoquée, se retrouvèrent poudrés comme ces petits marquis qu'on voit imprimés sur les couvercles de boîtes à biscuits. Sans s'arrêter tout à fait, ils levèrent malgré tout les yeux au ciel qui devenait comme une grande prairie inversée, parcourue de toutes ces traces papillonantes et éphémères où il y aurait eu à déchiffrer les signes de quelque écriture mystérieuse. Il leur était bien agréable de savoir qu'ils étaient au coeur de cette fête des fleurs silencieuse. Sans avoir à se l'expliquer, ils ressentaient une grande satisfaction à voir des choses si compliquées se faire si bien d'elles-mêmes, sans que personne n'eût à intervenir. Finalement, il y aurait bien des cas où il faudrait laisser les choses aller leur train. A vouloir à toute force mettre son grain de sel partout où l'on passe, bien souvent on ne fait qu'empirer le goût de la soupe. Ici, il n'y avait qu'à regarder. Quand le nuage blanc se fut résolu pour n'être plus que des papillons posés plus loin, les hommes n'étaient pas plus grands que des mèches de chandelle sur ce chemin qui filait encore.

Ensuite, à force de se hausser, ils arrivèrent aux terres plus hautes. Ici, vallonnements et plateaux se succèdent, de larges bouffées de terres qui montent et descendent comme des respirations. Par endroits, les passages s'accélèrent et la respiration de ce pays devient un halètement, auquel il faut ajouter son propre battement. Mais tant qu'on est sur le plat, cette contrée s'étire à sa guise jusqu'au plus loin sous l'horizon. De fait, comme il n'y a pas de grands bois et que le pays est plat, il semble qu'on y fasse plus grand cas des nuages. Il y a plus de commodité à vivre dans

ces endroits sans pentes, et on y vit bien: des collines longues et bien tendues, tièdes comme des ventres, des bocages charnus qui portent parfois le tatouage d'une vigne bleue, des arbres isolés qu'on a bien fait de garder en sentinelle, les cicatrices ocre des labours, ponctués de bosquets verts en peluche qui moussent comme un levain, couturés de haies vives, piqués de quelques vaches rousses et de moutons bossus, lézardés de tant de chemins creux qui s'étirent et serpentent comme des veines sur un bras d'homme fort. Un pays qu'on aurait envie de saluer d'un coup de chapeau et à qui on pourrait donner du Monsieur. Le genre de canton à parcourir avec les pouces aux entournures du gilet, à plus forte raison si on n'y a pas de bien au soleil, parce qu'on a le souci en moins. C'est ce qu'ils firent dans leur tête. La seule peine qu'on prend dans des pays comme ça, c'est pas d'y marcher, c'est de les quitter .

Peu avant les Enclauses, la dernière ferme basse avant le carrefour, un farou botté de terre jusque sous le ventre vint sans donner l'alarme à la rencontre des hommes. L'un d'eux posa la main sur cette bourre têtue et le chien parut satisfait de ce court geste en forme de bénédiction. Aussi, sa queue qui était en panache, il la remit en berne. Personne pour paraître à une fenêtre quand les deux hommes traversèrent la cour. Même l'herbe somnolait entre les pavés. Seule une poule déplaçait des graviers dans la cour avec l'air sérieux d'un cantonnier. Toute la maisonnée était sans doute descendue pour écouter la messe car ici on n'entendait rien qui vive, même le valet sans doute avait eu son dimanche car on n'entendait pas cette voix monotone d'une faux qu'on repique. S'il n'y a pas à s'arrêter, il n'y a pas à parler. Les hommes marchèrent. Le chien ne se mit à aboyer que lorsque se furent éloignés les deux hommes, et dans sa voix courte passait autant de belle humeur que de désœuvrement. Une voix de dimanche.

Car c'était dimanche et il semblait que le pays entier se fût pomponné: des prés rasés de frais, les frênes proprement taillés en têtard, le jardin enclos habillé comme pour une noce et chaque fruit lustré. Les pluies de la semaine passée avaient lavé le pays à grandes eaux et c'était mieux qu'un simple coup de peinture, c'était comme si tout était ravalé et refait de neuf. Tout sentait le soin, l'effort patient et invisible des gens du lieu pour faire comme si les choses s'accordaient naturellement entre elles, et pas besoin de vivre dans ces campagnes pour savoir qu'il en va rarement comme ça. Mais ici, tout était à sa place, bien ménagé par la vieille coutume domestique et les travaux constants. On sait bien ce qu'il y faut de soin. Ça donnait l'apparence d'un pays lisse et gras, satisfait de lui-même comme au sortir d'un banquet. Rien que de traverser ce quartier dru, tout en joues, ça remplissait les yeux. En plus de se savoir pas tout à fait d'ici et le pays tout entier à voir qui vous attend. Et sentir tout le vif dans son corps en bonne santé qui tranche l'air du nez et pousse de l'avant, des yeux, des bras, des jambes dans toute cette épaisseur de terre grasse comme un repas de batteuse.

Ce qui fait qu'à mener ce train, avant dix heures au soleil, ils étaient au pont des muletiers. Normalement, c'est par ici que passent tous les équipages, parce que il n'y a rien d'autre pour traverser à la ronde. Mais pour celui qui est piéton et qui sait, plus haut l'eau se resserre et il y a un gué avec des planches et deux chaînes pour ne pas que l'eau les prenne. On y traverse à pied sec et ça épargne deux-trois lacets et un bon

quart de lieue de route.

Arrivés près de la passerelle, ils entendirent un remuement d'eau, comme quelque grosse bête qui irait boire et le ferait sans gêne, étant sûre de n'y trouver personne. Ils s'approchèrent du bruit. D'abord, ils ne virent à travers leur rideau de noisetiers qu'un écheveau noir qu'on essorait au ras de l'eau. En se redressant, ça devint le corps blanc et rond d'une femme toute en cheveux, qui était dans cette eau courante jusqu'aux cuisses. Les taches d'ombre des feuilles faisaient des taches blondes sur son corps à elle, plus claires que sa chevelure dénouée et les ombres du haut de ses jambes, plus foncées que les éclats d'eau qui sortaient des mouvements de ses mains et retombaient en coulées claires sur ses épaules et son ventre. Des milliers de prédications chrétiennes, par eux entendues ou par leurs aïeux depuis des milliers de dimanches n'avaient pu ôter de leur esprit le vague sentiment que le spectacle qu'ils tenaient là sous les yeux, c'était l'expression normale de la forme naturelle des choses. Comme deux et deux feront toujours quatre, qu'on les mène à pied, à cheval ou en voiture. C'est pas plus compliqué que cela. Aussi naturelle que le cheval qui monte la jument, et l'homme se tient à côté avec sa longe pour s'assurer que tout va comme il faut; ou le porc que l'on saigne et tout le monde s'agite autour de la maie en faisant des aller-retour dans la neige avec des bassines d'eau bouillante. Pourquoi aller se chercher midi à quatorze heures? Cette femme qui se trouvait nue dans ce ruisseau nu, elle était là pour se baigner et laver ses cheveux et son corps aussi naturellement que va nu le cheval, que l'oiseau vole nu et que les enfants ont le derrière à l'air dans les cours de toutes les fermes. C'était finalement rien de plus et pas autre chose qu'une femme. (Ça, pour sûr, il n'y avait pas à en débattre). Une femme sous sa forme native, comme on dirait d'un minerai de fer ou d'une crosse de fougère qui s'étire et de déplie toute entière quand vient sa saison.

Les deux autres auraient écarquillé les yeux si on leur avait dit qu'ils étaient des ascètes rustiques. Pourtant, ils n'avaient eu guère de commerce avec les femmes. Derrière le cimetière comme tous les gamins de leur âge et il n'y avait pas vraiment matière à confessionnal. Ensuite deux ou trois fois au régiment, plutôt manière de s'amuser et de dire qu'on fait comme les collègues que par penchant. Ils auraient dit par fantaisie. Et puis c'est que ça coûte, les filles, quand on a tout calculé et qu'on est passé partout. Ces plaisirs n'ont qu'un temps. La vie des champs leur avait tanné le cuir, les soupes de navets et les couvertures rêches avaient fait le reste. Vous savez, il y a tout le travail qui nous tient et puis on vit pas dans des pays à tentations... Leur vie avait décidé pour eux.

Et aussi, parce que c'étaient deux êtres foncièrement simples, ils trouvèrent sans se le dire que se laver ainsi, dans l'eau courante, ça donne un bon coup de fouet au sang. Quand on peut le supporter, naturellement. Et on n'a pas encore trouvé de meilleure façon de faire sa toilette sans mouiller ses affaires. Tandis que la créature était toute à ses gestes de ruisseau, sa peau à nu faisait partout libre jeu entre les formes élémentaires de l'eau qui rinçait, des feuilles qui ombrageaient et du soleil qui séchait. Puis elle secoua encore une fois la tête et le torse, tout à fait comme un chien qui s'ébroue et partit à pas pointus vers les

gros cailloux du bord. Elle s'enfonça sous le couvert des frênes pour se revêtir, les arbres se refermèrent et effectivement, on n'entendit plus que ce bruit d'eau et de cailloux qui se râpent ensemble. Ce bruit mouillé de machoires sans dents qui croquent de l'eau depuis le temps qu'il y a des rivières, tant vaut dire depuis toujours.

Sans se consulter, ils repartirent sans avoir dérangé rien ni personne avec au ventre une envie de large, une faim de grand air que seuls les pieds en marche pouvaient rassasier.

Quand on parvient à la ville, on passe d'abord devant la croix du pèlerin. Elle est taillée dans cette pierre de pays qui comme chacun sait n'est pas d'une grande tendresse. Plaisante à l'oeil, oui, si l'on veut, avec ses faces blondes piquées de grains menus qui tirent le soleil, mais je dirais même qu'elle est revêche et de mauvais vouloir. Quand on veut la travailler, il en faut dix pour en faire une. De bel aspect mais capricieuse, plutôt prête à fendre dans le sens du gel que dans le sens de l'homme. C'est dire s'il était habile artisan, celui qui y a fait une Vierge et son petit. Comment il a su parler en douceur à la pierre, comment il l'a apprivoisée, mystère, mais il y a là un fameux tour de main. On comprend bien qu'il a décidé de tout faire en rond, bien lisse, la mère avec sa coiffe et sa capette, les plis de ses vêtements, jusqu'aux pieds nus qui dépassent de dessous pour qu'on voie bien qu'elle ne soupait pas dans de la vaisselle d'argent. Et l'enfançon, il est plus menu, mais on le reconnaît aussi, comme un petit gigot dans les bras de sa mère. Elle, elle vous sourit d'un air modeste et semble saluer avec son bras en gerbe, on dirait une commère sur le pas de sa porte. Et ce maître-tailleur, il a aussi mis la date. C'est sûr qu'il lui a fallu beaucoup d'amour et de talent pour dire tout ça juste avec une pierre. Et peut-être d'autres choses encore, plus compliquées à dire ou qu'on ne voit plus parce qu'avec le temps elles se sont effacées.

Les deux frères passèrent devant et touchèrent leur casquette parce que la Vierge de pierre de la croix du pèlerin doit bien faire pour eux, autant pour eux que pour tout le monde. Il y a pas de raison. C'est pour ça qu'on a mis cette croix- là, pour qu'elle fasse pour tout le monde, qu'on y croie ou pas, qu'on la regarde ou non. Ensuite, le chemin encavé s'élargit, il est pavé de galets sur chant et bordé de pierres vives qu'on a mis comme des quilles d'une grande patience pour tenir les talus. Au carrefour, on est pour ainsi dire rendu. On arrive à des abreuvoirs en pierre, un, deux, trois, qu'un tronc creusé alimente en cascade. Avec tous ces crottins de mules et les mouches qui vivent là comme une noce qui n'arrive pas à quitter la table, on sait bien que la ville est toute proche maintenant. Pour celui qui n'aurait pas tous ses sens, il monte des senteurs de pain chaud, légères et sucrées, par dessus l'odeur lourde du suint et des tanneries; des odeurs de drap neuf; pour les plus finauds, allez, en tendant bien le nez on trouverait même des parfums pour dames. Et l'anis aux terrasses des cafés. Ceux qui savent pas, ils inventent. Il y a pour l'oreille ce grand brassage de foirail, ces meuglements de bêtes entravées, ces mules qui brament, ces sonnailles, les ordres des hommes, les fouets qui pètent, les cloches qui grattent leur gorge de bronze. Peut-être un accordéon qui pleure dans l'arrière-salle d'un café; mais lui, on peut pas l'entendre, on le sait de mémoire. Il y a le sol qui s'aplanit à mesure

qu'on arrive au faubourg. Il y a toute cette grande respiration que font les hommes, les bêtes et les choses quand ils sont tous ensemble, que ce soit pour une ville, de la guerre ou du commerce. On se sent obligé pour faire bonne figure de redresser le chapeau et de mouiller la moustache. En avançant d'un pas plus vif parce qu'on est en descente et qu'on se sent d'entrain, les deux frères s'apprêtèrent à pénétrer à leur tour dans toute cette épaisseur de mouvement et d'humanité, augmentée encore parce que c'était la grande foire de printemps.

Comme ils parvenaient à la ville et qu'on allait passer devant la première maison aux volets verts, celle qui fait angle, l'ainé se tourna brusquement vers son jeune frère en faisant pivoter le haut de son corps par les épaules. Sous la casquette qui faisait ombre, il lui envoya à la figure un regard qui visait plus bas que les yeux et lui répondit:

- " Et comment tu veux que je sache, moi ?"

Notes à l'usage de l'éditeur

Bonjour et bravo: si vous arrivez à lire ce texte, c'est que vous avez trouvé le bon logiciel pour convertir un texte Mac et le lire sous PC.

Merci pour la quatrième place. Je tacherai de faire mieux la prochaine fois .

Vous remarquerez peut-être quelques modifications mineures entre les deux textes, celui qui a concouru et celui que je vous livre sur cette disquette. C'est que je retravaille régulièrement mes textes et je ne conserve pas les brouillons et les versions intermédiaires. J'espère seulement que la version la plus récente est toujours la meilleure. Ces menues modifications de forme n'affectent pas le sens général du texte.

notice autobiographique

Gérard Bastide

Pré-rousseauiste notoire. Post-huitard (les pires). Un peu Caraïbe aussi. Dérive depuis tantot 25 ans dans son ile de pierres au milieu des bois. Et ça l'amuse. Activités créatrices sous le signe de Pan: clown, comédien,

journaliste, plasticien, politique, musicien, auteur, randonneur, poète, conteur...Objectif? durer dans le coeur des autres pour faire cagner la mort. Un regret? ne pas avoir fait plus tot idiot de village.